

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 118

Artikel: Ce que sont les chinois
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257582>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communicationsS'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Ce que sont les Chinois

La très longue durée de la Chine et l'isolement relatif dans lequel elle a pu vivre pendant des milliers d'années, ont eu comme conséquence une remarquable solidité de la race. Grande est la ressemblance entre toutes les physionomies chinoises, et, dans les croisements avec les autres races ou variétés humaines, l'ascendant du type chinois l'emporte presque sans exception et ce type se transmet jusqu'à la cinquième génération. Or la race chinoise a plus d'une qualité : elle est robuste, endurent, résistante aux intempéries et aux climats malsains. En même temps elle est dure et patiente au travail, sobre, très peu adonnée à l'ivrognerie. Sensé et prudent, même dans la débauche, le Chinois sait presque toujours s'arrêter à temps. Il a pour lui un grand défaut : il aime les jeux de hasard, et c'est là la raison de l'esprit d'aventure qu'il apporte dans ses spéculations commerciales. La passion du jeu est si vive en Chine que l'on voit des gens, n'ayant plus rien à risquer, se réunir autour d'une table pour jouer leurs doigts, qu'ils se coupent mutuellement avec le stoïcisme qui les caractérise.

Hors ces cas particuliers, sortes de survivances préhistoriques, le Chinois a de l'ordre, de la conduite ; il est doux dans ses manières, sérieux, complaisant, très pacifique, sans la moindre admiration pour la guerre et la gloire militaire.

Cette médaille a pourtant son revers. Le Chinois pousse aisément la prudence jusqu'à la pusillanimité. Il n'aime pas à se compromettre gratuitement et, dans les difficul-

tés de la vie, il a toujours à la bouche une maxime très peu héroïque : « Rapetisse ton cœur. » Le Chinois n'a pas non plus le cœur tendre ; même il est volontiers égoïste ; car il manque d'impressionnabilité et les souffrances d'autrui le touchent assez peu.

On peut approuver son amour de la paix : la gloire militaire n'est à ses yeux illuminée d'aucun prestige. Mais cela ne suffit pas ; ne pas admirer la guerre et ses abominations, cela est fort louable ; encore ne faut-il pas avoir pour les coups le sentiment d'horreur exagérée qu'éprouvait le Panurge de Rabelais. Dans mainte occasion, affronter le danger est un devoir. On nous affirme que les Chinois ont assez rarement le sentiment de ce devoir ; que même chez eux la lâcheté est une infirmité native ; que non seulement l'opinion publique des Célestes ne blâme pas un soldat qui lâche pied, mais que souvent même elle l'approuve hautement. Au reste, les théoriciens de la guerre en Chine sont d'avis qu'un général doit combattre le moins possible, qu'il doit viser surtout à démoraliser, à effrayer l'ennemi, à le vaincre par la ruse, la corruption, etc.

Une autre imperfection morale est la haute opinion qu'a le Chinois, de la supériorité de son pays et de sa race sur le reste du genre humain. Un Chinois se félicitait de n'être pas né dans les contrées barbares de l'Occident : « Alors », disait-il, j'aurais dû vivre dans une grotte souterraine, manger l'écorce et la racine des arbres, me vêtir de feuilles et d'herbes, être réellement une bête ayant forme humaine.

Néanmoins le patriotisme chinois est médiocre ; ainsi, pendant l'expédition anglo-française sur Pékin, au moment même où

les flottes alliées bombardaient leurs compatriotes, des Chinois s'en allaient d'un navire à l'autre, vendre des fruits aux équipages des étrangers, des « barbares », occupés à dévaster leur patrie. C'est que chez eux le souci de l'intérêt particulier prime beaucoup, à l'ordinaire, celui des intérêts généraux.

Au point de vue moral, le caractère chinois manque d'élan et d'altruisme. L'héroïsme n'est pas son fait, ni les impulsions irréflechies, réflexes ; il n'agit point à l'étourdie et il s'acquitte de tout avec une régularité mécanique.

Dans leurs querelles entre eux, les Chinois ne vont guère au-delà des injures ; ils n'en viennent aux mains qu'après de longues délibérations. Ils commencent par ôter leurs habits et les mettre proprement dans quelque endroit sûr, aimant beaucoup mieux qu'on leur déchire la peau du corps, qu'une coûte rien, que les vêtements qui coûtent de l'argent. » Quand celle-là est écorchée, disent-ils, on en est quitte pour attendre patiemment la guérison ; mais quand ceux-ci sont déchirés, il faut en acheter de nouveaux. » Les vêtements mis en sûreté, on en revient aux gros mots, jusqu'à ce qu'un spectateur, ennuyé d'attendre, s'interpose et sépare les deux champions, qui se laissent faire avec docilité.

Pour décider un Chinois à quoi que ce soit, en dehors des ordres venus des autorités, il faut lui donner des raisons, et les lui donner d'un ton doux, sans élever la voix, en économisant les gestes. Entre eux, les Chinois sont toujours pleins d'égards, d'urbanité. Ils ont le goût, l'instinct acquis des convenances, l'habitude invétérée de la politesse. Les foules sont silencieuses ; mé-

Feuilleton du Pays du dimanche 5

LA DEMEURE ENSORCELÉE

CONTE

par Henri Demesse

Il poussait des cris déchirants. L'écho seul répondait à sa voix... Bientôt il tomba et sa tête vint heurter une petite table qu'il n'avait point aperçue tout d'abord...

Aussitôt il se sentit dégagé !

Il se releva. Il était sain et sauf ! Il n'y avait plus de serpents dans la salle !

Van Felst se pinça pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Tout à coup, il eut comme un éblouissement :

Là, devant lui, une portière venait de se

soulever, et il aperçut, derrière un nègre gigantesque, qui s'effaça pour le laisser passer dans une grande salle magnifiquement illuminée.

Le nègre regardait le Hollandais avec deux grands yeux dont la sclérotique brillait au milieu de son visage d'un noir d'ébène, poli, luisant comme la lame d'une épée.

Magnifiquement costumé à l'orientale, ses bras et ses jambes étaient ornés de bijoux en or massif, et la boucle de sa ceinture faite d'un diamant gros comme un œuf de pigeon.

Van Felst tremblait de tous ses membres. Pourtant, il s'avança poussé par la curiosité qui pour l'instant triomphait de sa frayeur.

Le nègre, d'ailleurs, soulevait la portière pour lui livrer passage.

Quand le bonhomme eut franchi le seuil de la porte, le nègre, lentement, toujours du même pas régulier, regagna le divan

turc sur lequel il était assis lorsque Van Felst l'avait touché de la main.

La salle où notre homme pénétra était immense et remplie d'étranges bibelots.

On y voyait des bahuts énormes à colonnades torsées, merveilleusement découpés, vrais joyaux dont les ventres rebondis s'appuyaient lourdement sur des cariatides faites d'animaux fantastiques et monstrueux.

Les murs disparaissaient sous des tentures d'or et de soie alourdies de féeriques broderies d'or.

Au fond, une grande tapisserie de haute lisse, dessinait vaguement et d'une façon effrayante des scènes bizarres dont les personnages, plus grands que nature, se portaient gaillardement des coups d'estoc formidables, dans une forêt aux arbres gigantesques et aux troncs dépouillés.

Cà et là se trouvaient dans la salle, des